

par Jean-Yves
PETER,
pasteur à
La Roche-sur-Yon
(France)

Divine surprise !...

Prédication basée sur Mt 20,1-16¹

Qu'est-ce que la Réforme ?

La réponse est : rien. La Réforme n'est rien.

Réponse douloureuse à entendre sans doute, pour nous qui sommes attachés et attentifs au patrimoine de notre Eglise, à son histoire, ses temples, ses principes, ses œuvres et institutions, à tout ce qui a été subi et accompli par nos pères, en vertu du seul nom de Jésus Christ, et de la foi volontaire et intransigeante qu'il leur a confiée comme à nous-mêmes, et qui ce jour encore nous réunit.

Et pourtant la Réforme n'est rien. Je veux dire rien en soi, par elle-même ; ni par ses acquis, ni par son œuvre, elle n'a d'existence propre. Considérer la Réforme comme un patrimoine institutionnel ou identitaire annule la Réforme. La Réforme est quelque chose en cela seulement qu'elle est service de l'Evangile, c'est-à-dire appel de Jésus-Christ, c'est-à-dire don de Dieu, *aujourd'hui*. Elle n'est pas l'Eglise non plus ; elle est au service de l'Eglise, c'est-à-dire du salut en marche du peuple de Dieu.

Car il n'y a qu'une Eglise, bien sûr, comme il n'y a qu'une humanité, un seul royaume de l'amour de Dieu. Luther ne voulait pas d'une sécession institutionnelle, non conforme à l'unité du don, du salut de Dieu. Il priait qu'on ne donne son nom à aucune institution, afin qu'il ne puisse être pensé que l'Eglise soit l'œuvre d'une volonté et d'une chair mortelles.

¹ Ce texte est la version légèrement remaniée d'une prédication donnée lors de la fête de la Réformation en octobre 2003, dans le cadre d'un rassemblement de jeunes des Eglises Réformées de l'Ouest à La Rochelle (F).

C'est raté... Luther ne percevait pas l'ampleur du ministère qu'il initiait, et des sacrifices qu'il exigerait, mais il avait rapidement saisi que l'unité véritable est en Christ, c'est-à-dire au cœur de l'Eglise et non pas dans ses contours institutionnels soumis au service du temps qui passe. Sa prière nous rappelle que la Réforme ne se réduit pas aux Eglises de la Réforme. La Réforme n'est pas au service d'elle-même, mais de la Réforme de l'Eglise universelle, qu'elle a charge de rappeler inlassablement aux vérités qui lui sont confiées :

— Tout ce que fait le chrétien, il le fait par la grâce de Dieu, et non pour la grâce de Dieu (qui ne serait dès lors plus grâce, grâce que nous avons appelée « divine surprise » avec des jeunes réunis en rencontre régionale) ; il le fait parce qu'il est sauvé et non pour être sauvé.

— L'Eglise n'est pas entre le chrétien et le Christ, mais le Christ est avec le chrétien dans l'Eglise.

C'est pourquoi les acquis de la Réforme n'appartiennent pas à la Réforme, mais à l'Eglise du Christ, qui ne connaît pas de limite. Et la prédication, aujourd'hui, de la Réforme n'est pas la prédication de telle ou telle Eglise, mais participe de l'annonce universelle de l'Evangile qui chaque jour re-forme, réforme toutes les structures de ce monde vers la justice et la liberté. C'est pourquoi la réformation ne peut être commémoration d'un acte fondateur, au risque de faire gronder Luther dans sa tombe, lui qui protesterait qu'il n'y a pas d'autre acte fondateur et chaque jour re-fondateur que Jésus Christ. Tout au plus pouvons-nous rendre grâce à Dieu qui a, il y a cinq siècles, confié à l'esprit humain l'intelligence ravivée du salut en Christ comme liberté, comme appel à la liberté.

Ceci dit, reconnaissons-le, nous sommes quand même satisfaits (... fiers ?) d'être protestants, réunis aujourd'hui en tant qu'héritiers d'une identité résonnante des hauts-faits et grandes œuvres de la Réforme, dont volontiers nous revêtons le mérite et faisons valoir les bénéfices, non sans humilité et repentance. L'ouvrier de la première heure, lui aussi, est bel et bien conscient de la valeur de son œuvre, de son acquis, de sa personne. A tel point qu'il l'affirme, comme une revendication ! Et il est bien ulcéré de ce qui se passe, de l'humiliation qui lui est infligée. Lui

qui a courageusement peiné toute la journée s'entend faire la leçon et renvoyer, sèchement. Pour lui, le « bon Jésus » n'est pas vraiment une divine surprise ; plutôt une divine désillusion !

Drôle d'histoire. Qui suscite le cri d'une admiration unanime : formidable, merveilleux ! Pour tous le même salaire, les gros et les petits travailleurs ! Pour tous le même amour, inépuisablement, divinement généreux ; et l'on s'extasie... Et l'on est tombé dans le piège de cette parabole chausse-trappe.

On y est tombé parce que, d'une part, on est pris en flagrant délit d'applaudir, parce que c'est Jésus qui le fait, ce que jamais nous n'enviagerions de faire... « Je le reconnais, et je m'en repens volontiers, je serais moi-même incapable d'attribuer à tous la même valeur, quel que soit leur mérite. Mais je suis ravi que toi, Jésus, tu le fasses à ma place, et même, ça m'arrange et me soulage. Je trouve cela absolument merveilleux, mais évidemment totalement irréalisable, et même socialement dangereux, voire nuisible. Ne convient-il pas de valoriser les courageux, de récompenser l'effort ? Trouvez-vous juste et bon que le travailleur reparte mortifié, et l'oisif gratifié ? Soyons sérieux ! »

Je suis soulagé que Jésus soit généreux pour moi, et j'espère bien qu'il nous fera tous parvenir à une telle libéralité, dans le fameux royaume promis. Et donc, l'esprit tranquille, je peux continuer, pour ma part, à agir comme il convient de faire, selon le bon ordre social et les responsabilités qui sont les miennes, c'est-à-dire à l'inverse de Jésus. De toute façon Dieu me pardonnera ; il récompense bien les paresseux ! En d'autres termes : « Cette parabole est merveilleuse, en cela notamment qu'elle parle du royaume, et moi je suis dans le monde, merci bien ! » Une telle attitude n'est pas écoute, mais idolâtrie de la Parole².

² J'entends par idolâtrie de la Parole (ou du Christ) l'attitude qui consiste à la considérer bonne parce qu'elle est prononcée par Jésus et non parce qu'elle m'appelle à entrer en dialogue avec lui, c'est-à-dire bonne indépendamment de ma situation, et dès lors désincarnée. Jésus-Christ est Evangile non pas parce qu'il s'impose à moi, mais s'offre à moi comme dialogue. L'idolâtrie de la Parole dispense de l'interprétation spirituelle (sinon pratique, casuistique) ; en me situant dans un état elle ne m'ouvre pas au questionnement, à la conversion existentielle de ma personne individuelle et sociale. La parole écoutée intègre l'absolu, ce que nous appelons l'idéal (la justice, la vérité, l'amour, la pureté, etc.) au créé, comme possible ; la parole idolâtrée le maintient en Dieu.

On est tombé dans le piège parce que, d'autre part, on s'est laissé aller à considérer ce mode de rémunération comme la manifestation de l'amour. Or l'amour n'est pas une rémunération, fût-elle égale (et celle-ci est aussi inéquitable et injuste !), et nous sommes là dans le vif du ministère de la Réforme : l'amour ne rémunère pas, il donne.

Et comme il le fait souvent, Jésus nous amène à comprendre son enseignement en nous prenant premièrement au piège de notre nature inquiète et possessive, avide de biens, de faveurs et de garanties, si possible divines. En parlant de « piège », je n'entends pas que Jésus veuille nous humilier, ou nous faire chuter, mais nous révéler un lieu stratégique de conversion, de libération ; la meilleure pédagogie pour cela n'est-elle pas effectivement de nous y emmener, voire de nous laisser trébucher un instant pour nous reprendre ensuite par la main ? C'est de la formation de disciple, et rien ne vaut l'expérience... du danger ! Et de fait il conduit notre attention et notre émerveillement premier à se porter, à s'enfermer instinctivement sur ce qui nous obsède : la rémunération, la reconnaissance – un grand thème actuel, la reconnaissance sociale. « J'ai droit à être reconnu dans mon identité ! », c'est-à-dire : « Je réclame de la société, de mes prochains, qu'ils approuvent et valident ma décision d'être celui que je veux être ! » La société n'est plus l'espace où l'individu veut investir son potentiel, mais face auquel il réclame son dû. Et pourtant, à quoi bon s'inquiéter d'être reconnu des hommes si on se connaît aimé de Dieu ? « Là où est ton trésor... » Christ a-t-il été reconnu dans son identité, et s'est-il soucié de l'être ? Prenons garde à la séduisante nocivité des poncifs sociaux.

Et donc, « pris au piège », on s'extasie devant cette rémunération égalitaire et injuste, on s'extasie et on oublie ça une fois sorti. Résultat : néant, ou à peine un bon sentiment dubitatif : l'Evangile est une belle utopie, mais nous sommes dans la réalité, et tout cela ne nous avance pas à grand-chose. Cette impasse est encore la meilleure réaction, car il y aurait, il y a eu pire : vouloir appliquer l'égalitarisme comme système social ; on sait ce que cela a donné... cruelle expérience, établissant l'égalité injuste comme règle sociale, l'égalité comme une loi et non comme un don, la dictature de l'égalité, la négation de l'individu.

Nous voilà donc au bout de l'impasse. Et si l'on a la chance de s'en rendre compte, on se dit : décidément, l'amour comme rémunération n'a aucun sens. Le royaume ne peut pas être une récompense ni un salaire, aussi généreux soient-ils. Et on réalise alors que cette histoire fait apparaître deux logiques distinctes : la logique de don et la logique de rémunération. La seconde, nous l'avons comprise, est l'impasse, et après avoir capté notre attention, notre inquiétude, elle nous amène à revenir en arrière, pour découvrir et emprunter la logique de don, c'est-à-dire l'événement d'Évangile.

Dieu est amour, et nous sommes tous donataires de son amour, donataires du Christ. Et la rémunération injuste à l'issue de la journée est justifiée dès lors que nous n'en faisons plus la représentation de la valeur du travail, pour la recevoir et comprendre comme l'image de l'amour de Dieu ; l'amour qui, bien sûr, ne peut se diviser en parts inégales. L'amour est entier, ou il n'est pas, comme Dieu est unique, c'est pourquoi le salaire est une unité, un denier.

La conversion, le chemin de la foi en Christ, est ici enseignée comme passage de la logique de rémunération à la logique de don. Ce n'est pas un petit voyage à entreprendre, et nous mesurons à quel point le mot conversion ne désigne pas pour l'humanité un moindre déplacement, une moindre exigence !

Mais cela signifie-t-il que l'amour est inéquitable ? Non, car la rémunération n'en est que l'image, l'écho. Ce n'est pas au stade de la rémunération, duquel nous éprouvons tant de peine à détacher notre attention, que se révèle l'amour. Car le salaire n'est pas un don ; aucun ne le reçoit pour rien, fût-ce pour peu d'efforts ! Où est-ce, alors ?

Il faut revenir en arrière pour le trouver, là où s'exprime la plainte de l'injustice... « Pourquoi êtes-vous là, sans rien faire, comme des brebis sans berger ? — Parce que personne ne nous a embauchés ». Nous sommes laissés pour compte, exclus, parce qu'on ne nous appelle pas. Peut-être y a-t-il de bonnes raisons ; peut-être ces hommes sont-ils connus pour être paresseux, malhabiles. Ils sont nombreux, ceux que personne n'appelle, pour de bonnes raisons, des « bons à rien » comme on dit... Mais le maître les envoie travailler. « Je vous donnerai ce qui est juste, dit-il, et non pas : je vous paierai ce que vous mériterez ». Ce qui est juste, est-ce le salaire

(injuste d'ailleurs pour les premiers en particulier) ? Non. Ce qui est juste, c'est l'envoi, le travail, la place donnée à ce petit dans l'œuvre de la vigne, c'est-à-dire l'œuvre de la création, et qui sera ensuite donnée, dans l'histoire, à des plus petits que lui encore.

L'amour de Dieu, c'est une place pour tous dans l'œuvre de la création, dans l'économie de la vie. Et quelle que soit la place occupée, tous sont équivalents dans la rencontre du Christ, tous sont égaux par l'appel qui leur est adressé, en témoigne l'égalité du salaire, qui n'a rien à voir avec l'œuvre fournie et le produit réalisé, mais avec la valeur égale de chaque vie pour l'amour de Dieu. Le salut n'est pas la rémunération mais l'envoi de Dieu, autrement dit la rencontre du Christ. Le salaire de Dieu, c'est l'envoi.

Alors qu'est-ce que la justice, qu'est-ce qu'une société juste ? Non pas bien sûr une société qui donne à tous le même revenu, mais qui donne à chacun la place qui lui convient, lui correspond dans l'œuvre commune ; une société qui s'applique à mettre en valeur toute situation humaine, par la grâce de Dieu. La justice ne rémunère pas la vie, mais valorise la vie. Le vrai pauvre est celui qui se sent inutile, qu'il soit nanti ou démuné. Toi, tu es fort, courageux, intelligent ? Te serviras-tu de ces qualités pour dominer, humilier celui qui ne les a pas, ou les mettras-tu à son service ? Toi, le premier, pourquoi te plains-tu ? Peux-tu te prévaloir de m'avoir rencontré ? Ne suis-je pas venu à toi comme au dernier, ne t'ai-je pas envoyé comme lui ? Que veux-tu de plus que la confiance du Christ ? De l'argent, du pouvoir, des honneurs, de la reconnaissance ? Peux-tu ajouter ces choses à l'amour de Dieu ? J'ai rémunéré ton courage : je t'ai confié plus à faire, et je ne puis te verser plus que mon amour. Tu vois, je t'enseigne la conversion : rendre grâce, au lieu de convoiter, parce que le Christ t'envoie réussir ta vie. Ne convoite plus d'être le meilleur, tu en es libéré ; et réjouis-toi de donner le meilleur de toi, tu en es libre. Tes qualités, tes biens, tes revenus, ce n'est pas un privilège pour t'élever, c'est une mission qui t'a été confiée au service des laissés pour compte de la dignité. Là où tu seras le premier, tu donneras aux derniers la première place dans ton cœur, et tu seras pour toi-même le dernier de tes soucis, car tu as tout reçu si tu as écouté le Christ. Et ce que tu n'as pas, ce que tu convoites, tout cela

est illusion, parce que tu as le Christ. Tu as déjà ton salaire : un denier, égal à ta liberté.

La Réforme est notre travail, notre envoi. Le Christ nous a envoyés à sa vigne, avec la mission qu'il nous a confiée. La Réforme n'est pas un patrimoine, une dignité, un privilège, mais une mission, un mouvement d'avenir. Qui a mérité de rencontrer Jésus ? Qui peut s'en prévaloir, en faire un titre d'orgueil ? Les catholiques, les orthodoxes, les réformés, les évangéliques... ? Et qui réclamera un surplus, au titre de ce que cette rencontre lui aura donné de faire, par la grâce de Dieu ? La Réforme n'est rien en dehors de l'annonce vivante et active de Jésus Christ. Elle n'est pas un héritage, mais un envoi, déjà rémunéré par la fraternité du Ressuscité. N'est-ce pas une Bonne Nouvelle d'entendre que moi, petit bonhomme, jeune ou pas jeune, je peux faire quelque chose pour la dignité et la liberté des hommes, par l'amitié de Jésus Christ ? Et ils sont nombreux, les hommes qui aspirent à plus de dignité, de liberté, à ne plus être soumis au monde, mais appelés à le construire, appelés à y vivre le royaume. Ils sont nombreux aujourd'hui encore à ramasser les miettes du repas de la Cène. Alors pour eux comme pour nous tous, les jeunes et les autres, il vaut la peine de vivre et fêter la Réformation, c'est-à-dire la liberté de l'envoi, de l'espérance : avec Jésus-Christ, demain sera un jour nouveau, une « divine surprise ». Va avec la force que tu as, et réjouis-toi ! Tu es sauvé, je t'ai vu sous le figuier ! Va dans ma vigne, annonce ma Parole et demain matin, promesse de Dieu, le monde aura fait un pas de plus vers la justice.

Alléluia, amen !

